

Shmuel Retbi

Motty à Londres

Nouvelle somniférique

Prélude

— Dis-moi, Shmuel... Quelle heure est-il...

— Deux heures, Motty.

— Non, quelle heure...

— Quatorze heures.

— Mais tu vas me laisser finir ma phrase, dis ?

— Elle est finie, ta phrase. Tu as demandé quelle heure est-il, il est quatorze heures et encore une minute de gâchée.

— Si c'est pas malheureux ! Quelle heure est-il à Londres quand il est quatorze heures à Jérusalem ?

— Eh bien, il fallait le dire !

— J'ai essayé mais il n'y a pas eu moyen !

— Il est midi à Londres quand il est quatorze heures à Jérusalem. Pourquoi tu demandes ? Tu as décidé de chercher midi à quatorze heures, ou quoi ?

— C'est un peu ça... J'ai fait un rêve... ou plutôt je rêve de quelque chose... et j'ai bien envie...

— Attention, Motty, les idéaux sont faits pour ne jamais être atteints. Si tu parviens à l'objectif fixé, ta vie tournera à la tragédie, et comme elle n'est déjà pas marrante comme ça, alors, où allons-nous ?

— Le bât blesse juste à cet endroit, comme disait Hamlet. Et comme le faisait remarquer Laslo, si vous ne parvenez pas à vivre au niveau de vos idéaux, vous resterez malheureux toute votre vie.

Shmuel n'avoua pas à son camarade de travail qu'il ignorait jusqu'à l'existence même de ce Laslo. Il préféra passer pour un cuistre plutôt que pour un cancre. Il apprit d'ailleurs par la suite que son vaillant collègue avait ramassé la citation dans une nouvelle audio. Mais en voilà assez pour un prélude, lequel tient d'ailleurs plutôt du requiem comme la suite va bientôt nous le montrer.

Premier tableau : Le songe d'une nuit d'été

Mille étoiles brillaient dans un firmament imberbe et imperturbable. La rue étroite en était tout illuminée. Une pleine lune morose patrouillait nonchalamment dans cet infini perlé. Au numéro 37 de la rue se dressait un immeuble minable de quatre étages, sans ascenseur, évidemment. Pourquoi les jeunes couples habiteraient-ils dans des bâtiments équipés d'ascenseur ? Ont-ils les moyens de s'offrir ce luxe ? Non, la question tenait purement de la rhétorique et la réponse s'avérait totalement lamentable. Dans l'un des quatre appartements du second étage, on aurait trouvé une chambre à coucher, à condition de la chercher. Dans un coin, gisait un lit. Sur le lit, reposaient Motty et sa femme. La température ambiante était de trente-deux degrés à l'ombre. D'ailleurs, à trois heures du matin, on aurait du mal à relever la température au soleil. Nous déclinons donc toute responsabilité quant à l'exactitude de la température diurne en cette nuit blafarde, pardonnez-nous. Malgré cette forte chaleur, une sueur froide coulait sur la calvitie précoce de notre héros et mouillait l'oreiller. Motty, c'est son nom, comme on l'aura sans doute deviné, s'éveilla. Par contraste, sinon par opposition, sa femme s'endormit enfin. Ce prodige, ce miracle, oserions-nous dire, avait pour cause l'arrêt immédiat et total des ronflements tourmentés et anxieux de l'homme aux prises avec sa vie médiocre. Le songe batifolait devant les yeux mi-clos de Motty et fuyait son regard, tel un daim poursuivi par un loup affamé, tel un blaireau pourchassé par un vautour implacable, tel un rêve échappé d'une cervelle en effervescence.

Motty se leva sans bruit, passa là où le Président se rend lui-même trois fois par jour au moins, et revint se coucher sans bruit. Le songe le tracassait. Ce n'était d'ailleurs plus un songe, mais une véritable obsession. Cela faisait maintenant deux mois que l'idée avait germé derrière ce front aride et soucieux. Elle suivait les méandres touffus et les corridors obscurs de cette cervelle préoccupée par l'incertitude du lendemain. En fait, les réflexions de Motty ne visaient plus qu'à chasser les petits tracas du quotidien. Ce profond penseur voulait exterminer à jamais les fins de mois qui se poursuivaient les unes les autres, dures à boucler, précaires et ingrates. Comme il en convenait lui-même, l'idée n'avait rien de bien original. Elle semblait provenir d'une personnalité délibérément égoïste et capricieuse. Mais ce serait nous méprendre sur le véritable caractère du dormeur contrarié. Motty était l'homme le plus affable du monde, le plus serviable et le moins caustique. Un ange avec tout un chacun, un trésor à la maison, une glace à la pistache au boulot. La perfection faite fonctionnaire. Il avait une femme délicieuse, deux petits enfants adorables, un poste fixe au Ministère des Finances, une auto minuscule et un humble logis hypothéqué pour un quart de siècle encore, en bref, tout ce qu'il fallait pour être malheureux. Que peut-on désirer de plus à l'âge de trente-deux ans ? Et cependant, cette pensée bizarre se développait petit à petit dans son esprit.

Comme on l'a vu plus haut, on sortait du domaine de la réflexion pour entrer dans celui de l'idée fixe. Motty semblait pour ainsi dire divisé en deux : lui-même d'un côté, l'objet de sa hantise de l'autre. Tout naturellement, le songe avait remplacé la pensée et on courait tout droit au cauchemar et à la tragédie. Au matin, notre homme chassa le reste de sa personne au fil de la fumée de son premier café et se concentra sur la réalisation du projet. Il faut donc l'avouer, ici, il s'agissait déjà d'une volonté immuable qui allait l'amener bientôt à commettre une erreur irréparable. Cette fatale bévue changerait bientôt du tout au tout le cours de sa vie lugubre et insouciante.

Ne crains rien, oh ! lecteur inquiet et fiévreux ! Motty ne se jettera pas sous les roues d'un tramway et ne sautera pas d'un avion en vol, non. Tout finit à peu près correctement dans ce triste récit, et il n'y a donc pas lieu de s'alarmer outre mesure. Certes, le ton emphatique employé ici prête à confusion et ne rend pas l'atmosphère réelle de la situation. Mais un rendu pour un prêté, on s'en rendra vite compte, il n'y a rien ici de bien dramatique, rien qui mérite plus qu'un léger haussement d'épaules blasé et un froncement de sourcils sceptiques. Exposons à présent l'idée qui occupait les songes de ce serviteur subalterne de l'autorité publique. Cela se résume en une petite phrase bizarre de trois mots, pas plus, une idée farfelue, le fruit d'un tourbillon saugrenu et confus :

« Je suis anglais. »

Voilà, c'était bien simple. A mi-chemin entre l'enfance et la vieillesse, Motty se sentait soudain le besoin de changer de personnalité, comme cela arrive à des gens très bien. Au début, il n'avait pas compris lui-même le sens profond de cette image qu'il avait entre-aperçue dans un demi-brouillard. Mais si la signification de ce symbole n'eût pas échappé à un observateur plus perspicace, Motty n'avait rien du prophète ni du devin. Faisons ici un emploi abusif du paradoxe et déclarons, sans peur et sans reproche : si notre ami avait compris que la brume représentait le fameux smog londonien, tout se serait alors éclairci dans son esprit, à la lumière de ces ténèbres lourdes et humides. Derrière les ronflements de juillet, Motty entrevoyait l'ombre raide et digne d'un homme debout en silence. La quatrième nuit de cette apparition, il remarqua que l'homme lui ressemblait comme deux gouttes de sueur ou de brouillard. La silhouette était vêtue d'un imperméable comme on n'en voit pas dans le pays d'origine de Motty, surtout entre mai et octobre. Concentrant la force de sa pensée, notre héros parvenait maintenant à saisir la tournure générale de sa propre image. Un vêtement sobre, sombre et sinistre, une sorte de redingote surannée, et tout en haut, couvrant la calvitie, un chapeau melon. L'apparition tenait à la main un objet qui ôta à son instigateur les derniers doutes qui enveloppaient encore le sens précis de cette demi-réalité : un parapluie. Ce symbole incontestable du caractère insulaire et britannique avait donc provoqué la déclaration intime et tacite, écrite en lettres de cambouis sur un fond de grisaille : « Je suis anglais ».

Deuxième tableau : Fonction publique

Lorsque Motty eut pris pleinement possession de l'obsession, il adhéra corps et âme au verdict que lui dictait sa destinée :

« S'il faut être anglais, eh bien, soyons anglais! » prononça-t-il courageusement.

Il n'avait pas l'habit qui fait l'Outre-Manche mais il pouvait réparer cette lacune, le soir même, à la sortie du bureau. En attendant, il se regarda dans la glace pendue derrière la porte d'entrée du petit appartement. Après quelques grimaces de circonstance, il parvint à fixer sa physionomie sous la forme d'une espèce de visage carré, calme et insolite. C'était l'image qu'il se faisait du Britannique classique, dont il avait souvent vu les évolutions sur le petit écran de sa télé. Motty essaya un « Hello... » plein de politesse et d'amabilité. La glace lui répondit presque immédiatement par le même son de cloche. Mais le visage avait changé d'expression. C'était maintenant Motty, tout ahuri, la bouche grande ouverte, qui le contemplait, et non l'aimable Londonien souhaité.

Motty améliora son style, tel un sauteur à la perche à l'entraînement. Il prononça deux ou trois « Hello... », juste pour s'échauffer. Puis un autre, plus solennel. Il améliora l'expression, lui donnant un son plus rondelet, plus albionnesque et londonnard :

« Hellow... Hellouw... Heullouw... »

La dernière formule sembla le satisfaire. Il se salua encore deux ou trois fois en usant de la même locution, fit mine d'ajuster un chapeau sur son cuir chevelu reluisant, prit un parapluie imaginaire pendu à un porte-manteau absent, et sortit d'un pas noble, fermant doucement la porte derrière lui.

« Heullouw, heullouw... », fit-il encore toutes les quatre marches jusqu'au bas de l'escalier.

Il était plus de huit heures et demie quand le conducteur de l'autobus répondit par un froncement de sourcils renfrogné au colossal « Heullouw » que lui lança Motty en montant dans le véhicule. A neuf heures cinq exactement, le « civil servant » faisait son entrée au Ministère, Division des Analyses et Prévisions. Depuis huit ans, il exerçait les fonctions enviabiles de responsable des ordres de paiement. Il centralisait les factures, préparait les chèques, les faisait signer et les envoyait. Deux fois par mois, il comparait son travail avec les enregistrements informatiques de la Banque. Il notait fébrilement les différences, se félicitait des ressemblances et attendait impatiemment la fin de la journée. Mais ce jour-là, tout se passa tout à fait différemment. La première préoccupation de Motty en entrant consista à remettre la grande horloge à l'heure. Étant donné que le personnel devait se présenter à huit heures précises et qu'il s'était pointé, si l'on peut

dire, avec plus d'une heure de retard, il avait rétabli le bon ordre des choses en reculant le temps officiel de plus de soixante-dix minutes. Les Anglais arrivant toujours à l'heure au travail, et Motty étant désormais Anglais, il se devait tout naturellement de faire son entrée à l'heure. Si l'heure n'arrivait pas à Motty, Motty arriverait à l'heure.

Le patron pénétra dans le bureau de son subordonné, l'air chafouin, comme à son habitude :

— Bonjour, Motty... Dites donc...

— Heullouw, Boss, how are you? répliqua aimablement le fonctionnaire.

Le supérieur hiérarchique demeura abasourdi.

— Something wrong, Mister Williams? demanda encore l'employé modèle.

Le patron disparut dans le couloir. Motty le vit déconcerté, se concertant avec son second. Tous deux haussaient les épaules et jetaient des coups d'œil furtifs en direction du bizarre personnage. Finalement, ils se séparèrent et disparurent dans leurs bureaux respectifs.

Motty se frotta les mains avec une vive satisfaction. Il se leva, arrosa la plante maigrichonne qui dépérissait sur la modeste commode qui égayait la tristesse du bureau, prit sa tasse et se dirigea vers ce qu'il appellerait désormais la « kitchenette » du Ministère. Il farfouilla entre les petites boîtes qui pourrissaient au fond du tiroir sous l'évier collectif. Il parvint à en tirer un sachet de thé d'apparence multi-centenaire. Trois ou quatre paires d'yeux écarquillés suivirent ses opérations jusqu'à ce qu'il ressorte enfin, sa « cup of tea » à la main.

La paperasserie qui envahissait son bureau fut bien vite expédiée : sur chaque dossier qui l'embarassait, Motty inscrivit en lettres gothiques la formule salvatrice :

« Please pass over to Jackson. »

A quatre heures, c'est-à-dire à l'heure officielle qui avait été rétablie entre-temps, Motty quittait l'ignoble bâtiment en direction du Mall le plus proche. Il en sortait quarante minutes plus tard, une grosse valise à la main. Cet objet contenait la parfaite panoplie du gentleman anglais, y compris un parapluie en soie coton ultra fine et à manche doré, de fabrication chinoise. Motty se sentait au comble de l'extase. Il allait prendre le chemin du foyer conjugal quand une idée nouvelle le fit changer de direction. Il retourna au Ministère, entra comme un bolide dans son bureau, ouvrit vivement son placard, y fourra la valise, referma la porte et sortit comme il était entré. A nouveau, la paix des méninges s'insinuait dans les membres de son cerveau brûlant.

Troisième tableau : Prélude et Fugue

Dès lors, Motty n'eut plus de repos. Il passait les heures de travail à organiser son plan d'évasion. Il avait profité de l'absence de son patron pour filer à la banque et retirer trente mille euros en liquide. Il y avait justement une fenêtre qui lui permettait de réaliser son fonds de prévoyance. L'employé avait froncé les sourcils mais Motty avait expliqué qu'il achetait une voiture neuve et que, s'il payait comptant et en devises, il aurait droit à une remise de quatre pour cent, ce qui valait la peine, l'employé ne pensait-il pas ? Ce que l'employé pouvait bien penser n'avait d'ailleurs pas grande importance en ce moment. Motty et lui appartenaient à la troisième classe des fonctionnaires, une calamité qui ne pouvait que les réunir et non les séparer. Motty fourra les liasses de billets dans les profondeurs des poches de son veston et traversa la rue. Il avait avisé, sur le trottoir d'en face, la grosse boule lumineuse de l'agence Globe Tours, qui se prétendait spécialisée dans les voyages organisés à l'étranger. Dix minutes après, Motty avait en poche un billet aller-simple pour Londres, en date du vingt-deux du mois, c'est-à-dire, le dimanche suivant.

Pendant ces cinq journées, il fut le plus charmant des maris, le plus aimant des pères et le plus serviable des fonctionnaires. Il accepta même de passer une soirée chez sa belle-mère avec laquelle il fit deux parties de jacquet sans regimber. La Belle-Doche hésita longtemps entre crier au miracle ou à l'imposture et demeura une semaine entière dans l'alternative. Motty étonna sa femme quand il proposa de faire la vaisselle et même de mettre les petits au lit avec un conte des mille et une nuits à l'appui.

Mais le temps est une flèche qu'on ne peut rattraper une fois qu'elle est partie. Le dimanche suivant arriva, chaud, sec, lumineux et irrévocable. Motty quitta le gîte conjugal, laissant derrière lui trois baisers sur le front de ses enfants et la joue de sa légitime épouse, ainsi qu'un passé vieux de trente-deux ans. Contrairement à son habitude, il délaissa les transports publics et ordonna à sa petite auto de le conduire au Ministère. Il jeta au bâtiment un regard hargneux et poursuivit sa route vers la sortie de la ville. Quarante minutes plus tard, il abandonnait le véhicule sur le parking de l'Aéroport International Ben-Gourion. Ce dernier, le fondateur de l'État d'Israël, se retourna sept fois dans sa tombe quand il apprit que Motty quittait sa patrie pour n'y jamais revenir. « Ah, se disait le grand homme au fond de sa tombe, si j'avais su, je serais resté devant mon Dubonnet ! »

Aucun événement notable ne troubla les deux heures d'attente. Motty avala deux gros croissants au chocolat et deux cafés crème. Le moment venu, il se conforma aux injonctions qui le priaient de se présenter à la porte A9 pour embarquement immédiat. Il suivit le troupeau paisible des passagers en partance pour Londres, la Ville Sainte, capitale de la Terre Promise. S'il avait eu

connaissance de l'œuvre de William Blake, qui mettait aux prises Jérusalem et Albion, il en aurait fait son livre de chevet et sa Bible éternelle.

Dans le cadre d'une nouvelle sans prétentions ni envergure, nous ne tenterons pas de décrire les sentiments de vive satisfaction et de plénitude qui traversaient la cervelle de Motty pendant celle des cieux de la Méditerranée. Note du rédacteur : « celle », la traversée, pas la cervelle. L'idéal allait se réaliser. La Terre Promise allait surgir sur son île au coin de l'horizon. Pour les gens comme Motty, l'horizon avait des coins, de même qu'un ballon de football avait deux côtés. Si cela vous paraît bizarre, remarquez que la Lune a deux faces, une blafarde pour les amoureux, les illuminés et les chiens malades, et l'autre, cachée et glacée, pour les scientifiques et les techniciens en froid.

L'hôtesse de l'air passait avec son chariot. Motty l'étonna quand il demanda si on pouvait lui faire une omelette au bacon au lieu de l'escalope aux pommes sautées qui garnissait son plateau. Heureusement, la demoiselle savait comment on traite ce genre d'olibrius, elle se contenta donc d'exprimer le profond regret de la compagnie d'aviation qui l'employait et promit de porter la requête au service de logistique. Le chariot s'éloigna. L'idéal demeura au coin de l'horizon, illogique et inaccessible, tel un œuf au bacon en transit dans une poêle éteinte.

Quatrième Tableau : La Terre Promise

La porte de l'avion s'ouvrit. Les gens se bousculaient comme des grains de sable qui s'efforcent d'arriver gagnants dans la partie inférieure du sablier. Tous, sauf Motty, qui attendait sagement son tour, laissant à chacun un espace personnel de huit pouces, soit deux tiers de pied exactement. Il sortit presque le dernier, descendit d'un pas noble les deux dizaines de marches de la passerelle et posa le pied sur l'asphalte. Un yard et demi le séparait encore de la porte de l'autobus qui allait l'amener en salle d'arrivée. Il profita de ce moment inoubliable pour plier les genoux, étendre les bras et poser les lèvres sur la Terre Promise. Un baiser sonore accompagna cet exercice corporel, suivi de la phrase sublime :

— Oh ! Ma Mère ! Terre, Terre aimée et chérie ! Laisse-moi baiser tes globes adorés !

La déception arriva plus vite que prévu. Motty avait l'adresse d'un petit hôtel à deux pieds trois pouces de Saint-Paul, au cœur de la ville sacrée. Lorsque le chauffeur de taxi s'arrêta devant l'immeuble grisonnant et demanda la somme modique de 40 Pounds, Motty ressentit comme un coup de marteau à l'intérieur de sa pauvre poitrine. Sans même réfléchir, il sortit 40 euros de la poche intérieure de son veston et les tendit au chauffeur. Celui-ci les contempla d'un air flegmatique et les rendit à leur propriétaire légitime en précisant :

— Pounds...

Motty avait pensé à tout, sauf à la monnaie locale. Le chauffeur profita de l'occasion et de l'ingénuité de son passager et exigea la somme de 200 euros pour le libérer. Motty ne savait comment on disait « désespoir » en anglais mais il avait une profonde estime pour le terme « optimisme ». Il paya donc sans rechigner. Il manqua de se faire écraser par un autobus à deux étages quand il sortit du taxi par la portière droite. Mais la béatitude l'enveloppait comme sa coquille un œuf. Il fit donc une entrée triomphale dans le petit hall d'accueil et se planta devant le comptoir de réception. Derrière ce meuble poussiéreux, somnolait un énorme tas de graisse. Au cinquième « Hellou », deux petits paquets de chair visqueuse se relevèrent presque au haut de l'édifice de gras et deux petits yeux bruns clignotèrent. L'affaire fut vite conclue et Motty reçut la clé de la chambre quatorze, au premier étage, sans ascenseur comme de bien entendu.

Au bout d'une semaine, Motty avait à peu près compris le système. Pour traverser la rue, il fallait regarder à droite, puis à gauche et encore à droite. Pour manger, il fallait se pincer le nez. Pour boire, il fallait un peu tirer le col de la chemise. Pour attendre son tour, il fallait d'abord trouver la queue. Patience, prudence et flegme sont les deux mamelles de l'Angleterre (Note du rédacteur : il y a trois sortes de gens sur Terre : ceux qui savent compter et ceux qui ne savent pas).

Le principal bénéfice de notre héros se marqua par une connaissance approfondie des diverses qualités de la bière locale. Chaque soir, Motty attendait neuf heures pour se rendre à un nouveau pub. Là, il déposait son imper sur le dos de sa chaise, mettait les coudes sur la table de formica aux couleurs tristes et commandait son premier bock. La bière anglaise se consomme froide. Si l'on ne peut y ajouter des relents de saindoux brûlé et des vapeurs de brouillard malsaines, cela ne s'appelle pas de la bière anglaise. Si les objets ne vous apparaissent pas derrière un voile de brume et à travers une odeur âcre de cigarette calcinée, vous ne buvez pas de la bière anglaise.

Ce soir-là, Motty achevait avec dilection sa quatrième chopine. La fumée et le brouillard pénétraient dans son crâne luisant par tous les pores encore ouverts de sa peau suintante. La température ambiante dans le bouge approchait de celle de l'ébullition. Une question nouvelle se mit à ronronner dans l'euphorie de l'ex-fonctionnaire :

« Je suis Anglais. Le brouillard, la fumée, la bière, le pub, tout va bien. Alors qu'est-ce qu'il peut bien manquer au tableau de mon bonheur nirvanesque ? »

La réponse ne se fit guère attendre. Comme il réfléchissait, la tête lourde et absente, il sentit le choc d'une masse énorme qui s'abattait sur lui. Deux pinces gigantesques et flasques saisissaient son cou pendant que ses genoux ployaient sous un poids incommensurable. La chose semblait plus large que haute et aussi molle que pesante. Elle se caractérisait par des boursouflures, des creux, des plis, des concavités, des convexités, des recoins, des protubérances et des renforcements mouvants. Motty ouvrit les yeux tout grands et comprit la nature de la chose. Parallèlement à son appréhension de l'objet, au double sens du terme, ce dernier émit une sorte de miaulement qui découvrit deux rangées de dents jaunâtres sous des lèvres proéminentes. Dans la langue de Shakespeare, cela disait :

— What's new, Kitty Cat ?

Et dans celle de Racine :

— Comment va, chaton ?

Une voix de femme, sans nul doute, avait prononcé ces paroles de séduction irrésistible. Alors, Motty comprit qu'il avait en main la réponse à sa question : au brouillard, à la bière et au pub, il manquait des filles. Et ce manque se trouvait maintenant rempli par cet organisme hétéroclite qui lui serrait le cou et lui écrasait la poitrine et les jambes.

La chopine lui tomba des mains et il s'ébroua de toutes ses forces comme un chien mouillé en hiver. Le sourire de la vampire disparut instantanément et la fille sauta à pieds joints de sur les genoux de sa victime. Elle maugréa quelques paroles dubitatives et désobligeantes à l'égard de la virilité chancelante de Motty et disparut dans la fumée et le brouhaha.

Motty sentit le désespoir le gagner. Le rêve avait tourné au court bouillon. L'idéal avait une odeur de lard pourri. L'horizon avait la couleur de l'anthracite. La réalité gisait devant lui, inerte et malodorante.

Soudain, cet être unique entre mille, ce héros de notre temps, comme aurait dit Lermontov, ce noble entre tous, ce lion superbe et généreux émergea du spleen et du smog. Un nouvel idéal apparaissait à l'horizon de sa dépression. Une bière nouvelle coulait, qui chassait avec elle le brouillard. Le flot bénéfique laissait apparaître une grisaille d'un ton plus clair et, sous elle, émergeait la ville des lumières, bien au frais dans une bouteille de Muscadet.

Épilogue

Midi tapant aurait sonné au clocher du dôme des Invalides s'il en avait un. Motty s'extirpa de la station de métro du même nom, traversa la Seine et la Concorde au petit trot et s'élança vaillamment en direction de la place Charles de Gaulle. Le vieux guide touristique qu'on lui avait vendu à Londres comme le dernier cri parisien désignait encore l'endroit comme la place de l'Étoile. Notre homme déambulait joyeusement sur les Champs Zé, le cœur aux anges et le sourire enjôleur aux lèvres, confiant en sa bonne étoile. Le chasseur allait-il faire bonne chasse ? Que d'espoirs inassouvis, que de patients efforts ! Quelle louable assiduité dans la recherche du bonheur ! Le chasseur tenait d'ailleurs plutôt du pauvre pêcheur, vus les objectifs qu'il s'était fixés. Hélas, le Destin ne marchait pas sur la même route que Motty. Comme d'habitude, la désillusion n'allait pas tarder... Il accosta la première fille qui lui semblait acceptable pour un début d'après-midi. Il commença son baratin, expliquant que la Française n'avait rien à voir avec l'Anglaise. Comparer la Française à l'Anglaise, cela voulait dire mettre en parallèle la fraise et le gradouble. Motty insista sur le caractère hérétique et barbare de la proposition. Sa conquête potentielle l'écoutait patiemment, sans mot dire. Finalement elle regarda sa montre, sourit aimablement et déclara, non sans enfreindre la stricte rigueur mathématique :

— Vous m'excuserez mais je n'ai qu'une heure de trêve entre midi et deux heures. Comprenez que, personnellement, je n'ai pas le temps de chercher midi à quatorze heures...